

L'expérience du mouvement et de l'altérité radicale

Trois tableaux chorégraphiques autour du théâtre de Bernard-Marie KOLTÈS

« Je ne conçois un avenir (comment te l'expliquer ?) que dans une espèce de déséquilibre permanent de l'esprit, pour lequel la stabilité est non seulement un temps mort, mais une véritable mort »

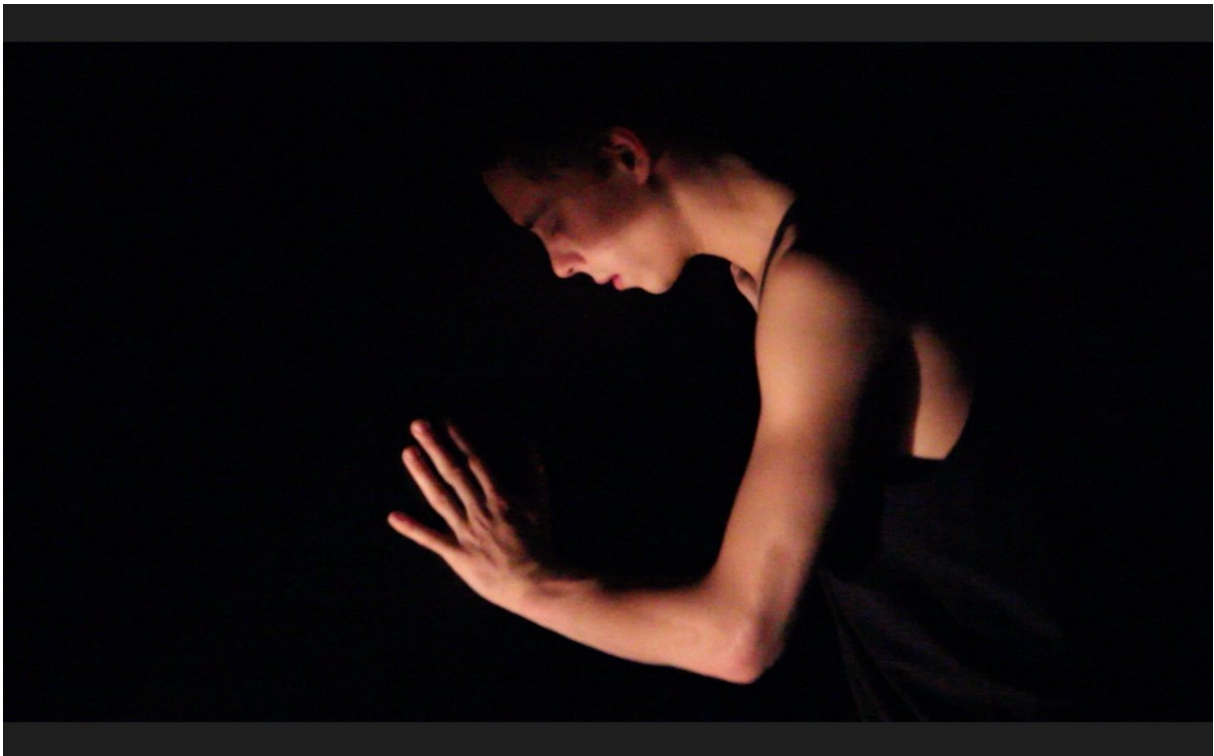


Table des matières

1- LE DEAL, FIGURE UNIVERSELLE	2
2- L'ART DU MOUVEMENT, CRÉER DES ENDROITS	3
3- LA MORALE DU MASQUE, UN ART MARTIAL	4

Réf Biblio

-
- *La Nuit juste avant les forêts* Tapuscrit de Théâtre Ouvert (1977), éditions Stock (1978), Les Éditions de Minuit, Paris, 1988, 64 p.
 - *Dans la solitude des champs de coton* (1985), Les Éditions de Minuit, Paris, 1986, 64 p.
 - *Quai Ouest* (1985), Les Éditions de Minuit, Paris, 1985, 110 p.
 - *Combat de nègre et de chiens* (1979), suivi des Carnets, Les Éditions de Minuit, Paris, 1989, 128 p.
 - *Prologue et autres textes*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, 140 p.

1- Le deal, figure universelle

« Le dealer : Si vous marchez dehors, à cette heure et en ce lieu, c'est que vous désirez quelque chose que vous n'avez pas, et cette chose, moi, je peux vous la fournir. C'est pourquoi je m'approche de vous, malgré l'heure qui est celle où d'ordinaire l'homme et l'animal se jettent sauvagement. [...] Tout vendeur cherche à satisfaire un désir qu'il ne connaît pas encore, tandis que l'acheteur soumet toujours son désir à la satisfaction première de pouvoir refuser ce qu'on lui propose.

Le client : « Mon désir, s'il en est un, si je vous l'exprimais, brûlerait votre visage, vous ferait retirer les mains avec un cri, et vous vous enfuiriez dans l'obscurité comme un chien qui court si vite qu'on n'en aperçoit pas la queue. [...] Cependant je n'ai pas, pour vous plaire, de désirs illicites. Mon commerce à moi, je le fais aux heures homologuées du jour ». (Dans la solitude des champs de coton).



Un rapport de force, une confrontation comme une musique latine qui saigne le chagrin de la perte, de l'inassouvi, c'est pourtant la relation nécessaire et impossible du deal ou de toute transaction au fondement du social et de l'économie. La recherche sur la communication entre les hommes est le constat d'une

incommunication. On se voit, on se jauge, on se cherche, et on ne se trouve pas. On ne se comprend pas, mais on a besoin de cette relation qui tourne à la confrontation. L'impossibilité de rencontrer l'Autre, mais la nécessité d'aller à sa rencontre pour que l'échange ait lieu. C'est la scène entre le dealer et son client, la figure universelle entre le pourvoyeur et le dépendant. On est tous alternativement pourvoyeurs d'un service et dépendants d'un service. La relation ne peut exister sans cette médiation de l'objet de pourvoyance, c'est ce qui permet la transaction : drogue, sexe, argent, notoriété, croyance... Tout ne s'achète pas, tout ne se vend pas, mais tout sert à l'échange. C'est le malentendu sans lequel la relation n'existerait pas : on croit rencontrer l'autre, au mieux, on ne rencontre que soit même. La rencontre n'est que le support à autre chose, généralement combler un vide, un manque, une absence. Ce n'est déjà pas si mal de se rencontrer soi-même, à défaut de comprendre l'autre, c'est reconnaître chez lui sa part d'humanité à travers celle que l'on découvre en soi. Comme la danse d'un « duo de solo », on est toujours seul, surtout à deux, mais on ne peut pas être humain sans être deux. C'est un étrange ballet que l'on peut observer sur toutes les scènes où se déroule une transaction, des marchés, du deal, de la drague, de la baston...

2- L'art du mouvement, créer des endroits

« Brusquement, comme sous un coup, elle s'ébroua, se tourna de tous côtés ; se mit au milieu de la piste, et resta un moment, les mains sur les hanches. Puis, elle se mit à danser. Alors, celui qui regarde la danse songe : "De la mer jusqu'aux chevilles, sous l'air couleur de boue, je patauge ; mon pas contraint s'abandonne au sens et au rythme infinis du flot. Un cheval épouvanté fuit une marée au galop. L'espace inquiet qui les sépare s'absorbe sous le flot. Mais l'horizon absent figea la course, et donna au flux une pesante lenteur" ». (La fuite à cheval très loin dans la ville).



Il ne peut avoir mouvement sans direction. Comprendre « direction » non pas « diriger » mais comme une intuition dégagée de l'apesanteur. On peut se projeter, on n'est pas obligé d'espérer. D'ailleurs c'est plus intéressant de rêver le mouvement ; les espoirs sont rarement vrais, alors que le mouvement est toujours juste ; même entravé, il reste un champ du possible. Ce n'est pas une ligne de fuite, mais une perspective,

un point de vue. Ce qui reste finalement, c'est le déséquilibre, c'est sa nature même, l'instabilité. « Je ne conçois un avenir (comment te l'expliquer ?) que dans une espèce de déséquilibre permanent de l'esprit, pour lequel la stabilité est non seulement un temps mort, mais une véritable mort » (koltès à sa mère, 20 juin 1969).

Le mouvement crée l'espace et l'espace suscite le mouvement. C'est dans ce sens que nous voyageons. En fait, nous mesurons la durée de l'espace, le temps de l'expérience à parcourir le monde, mental ou géographique peu importe, il y a toujours déplacement, décalage. C'est ce qui donne la possibilité d'être accordé, d'avancer au rythme de l'autre. C'est partout dans ce rythme-là qu'est ma maison. Je parle du voyageur léger, délesté, sans bagage, dont les racines se déplacent avec lui, animé seulement par l'esprit de découverte. "Il existe n'importe où des endroits. À un moment donné, on s'y trouve bien dans sa peau... Mes racines, elles sont au point de jonction entre la langue française et le blues [...] Un jour — je ne sais vraiment plus où, très loin de Paris, dans un milieu plutôt hostile et fermé —, tout à coup, venant d'un bar ou d'une voiture qui passait, étouffées, lointaines, j'ai entendu quelques mesures d'un vieux disque de Bob Marley ; j'ai alors poussé une sorte de soupir, comme les propriétaires terriens, dans les livres, en poussent en s'asseyant le soir dans un fauteuil, près de la cheminée, dans le salon de leur hacienda. Et n'importe où maintenant, à entendre, même de loin, Rat Race ou Wear, je ressens l'odeur, la familiarité, et le sentiment d'invulnérabilité, le repos de la maison". (Prologue)

3- La morale du masque, un art martial

« Autrefois il y avait des lampadaires, ici ; c'était un quartier bourgeois, ordinaire, animé, je m'en souviens très bien. Il y avait des parcs avec des arbres ; il y avait des voitures ; il y avait des cafés et des commerces, il y avait des vieux qui traversaient la rue, des enfants dans des poussettes. C'était un quartier d'artisans et de retraités, un monde ordinaire, innocent. Il n'y a pas si longtemps. Mais aujourd'hui, Seigneur ! N'importe quel individu, le plus innocent, qui se perdrait là même en plein jour pourrait se faire massacrer en plein soleil et son cadavre jeté dans le fleuve sans que personne ne songe à le chercher ici. J'en ai honte pour vous, jamais vu une telle dégueulasserie. Dans mon pays on aurait honte d'imaginer un endroit pareil. Même les rats des égouts de mon pays refuseraient de s'accoupler avec les rats d'ici. De toute façon, je ne me souviens même plus de mon pays ». (Quai ouest).



La proximité distante de se croiser sans se heurter, c'est la loi tacite, donc nulle part écrite, et pourtant sans laquelle la vie ne serait qu'un enfer. Les quartiers relégués ne poussent plus du milieu, les vies reléguées ne poussent plus du milieu. Ce qui permet de se supporter, de faire lien, c'est les silences entre les

mots, les espaces entre les pas qui repoussent par le milieu les frontières qui limitent l'imaginaire, l'institution d'un ailleurs possible. Quand les Nicolas Brothers dansaient dans les années 30 en pleine période ségrégationniste dans les comédies musicales des Blancs, seule leur « tap dance » rendait une vie possible. Dans le creux de la superficialité du divertissement, c'est la morale du masque quand l'apparence devient profondeur et la clownerie message, quand le fils d'ouvrier incarné par Travolta humilié toute la semaine se métamorphose sur la piste en roi du dance floor le samedi soir, quand monte la fièvre et les rythmes de la rue nourrissent la culture club, puis la sono mondiale, la violence devient un temps plus supportable.

"Chaque fois que je revois Big Boss avec Bruce Lee, je sors épuisé de colère et de révolte, à cause de ce foutu serment. Il refuse, pendant un tiers du film, de se défendre. Il se laisse humilier, sans rien faire, alors qu'il est le plus fort. De même, le Dernier Dragon, aurait dû ravager le public français comme je l'avais vu ravager les immenses salles de la Quarante-deuxième Rue, à New York. Mais il est sorti à Paris dans le plus grand silence : les revues ou bien n'en parlaient pas, ou bien faisaient une grimace dans un coin de page en disant « encore un film de kung-fu ». Pourtant, la grande supériorité des films de kung-fu, c'est qu'ils parlent le mieux d'amour tandis que les films d'amour parlent connement de l'amour, mais en plus, ne parlent pas du tout de kung-fu". (Prologue)